METAMORPHOSES OF THE FEMININE PSYCHOLOGY IN THE NOVEL THE NUN (LA RELIGIEUSE) BY DENIS DIDEROT

Ana-Elena Costandache
Lecturer, PhD., "Dunărea de Jos" University of Galaţi

Abstract: Denis Diderot left, in French literature, a work rich in quantity, but especially in ideas. We stopped on the novel "The Nun", who suggests another status of the woman that of the nun locked in spite of her to the convent, grateful giving up the innocent games of the childhood, the first sighs of love, without any possibility of having a happy marriage, a family and children, as the normal and natural order of the life. Consequently, we propose analyses of the feminine psychology (from the simple nuns up to the Mother Superior), because it is interesting to observe how the lack of freedom and social life puts the imprint on the clear judgment of the individual, and especially on the feminine consciousness in certain situations.

Keywords: nun, feminine psychology, convent, Mother Superior, Marie-Suzanne Simonin.

Le roman de Denis Diderot, *La Religieuse*, paru posthumément (en 1796), porte le titre qui est, par le renvoi du terme, un indice pour la dimension spirituelle sur laquelle l'écrivain veut mettre l'accent. L'investigation entreprise par l'auteur dans l'univers monacal contribue, peu à peu, à la construction de l'action de l'histoire : le personnage principal, Marie-Suzanne Simonin, chrétienne honnête et ingénue, découvre le monde des couvents, où toutes les valeurs sont renversées, perverties. On a affaire à une œuvre dont l'action se construit autour des coutumes cléricales qui sont condamnées, ou à un roman qui décrit, d'une manière critique, les mœurs des couvents féminins au XVIII^{ème} siècle. Le thème est intéressant, car la présence féminine se manifeste dans tous les milieux sociaux du monde, dans le couvent aussi. Cette fois-ci la femme est surprise dans des circonstances mystiques, dans le cadre du monastère, où il y a des règles strictes.

Dans son œuvre, Denis Diderot a surpris les métamorphoses des diverses psychologies féminines, en partant des figures cléricales des religieuses modestes, (dé)vouées à la vie sacrée, jusqu'aux mères supérieures, qui détenaient le pouvoir du couvent. Les années passées dans trois couvents distincts, à côté des autres nonnes, montrent à l'héroïne Suzanne Simonin la complexité de l'âme de la femme et lui dévoilent les atrocités dont elle est capable ou au contraire, la charité naturelle.

Le processus d'initiation de Suzanne Simonin dans l'univers monacal se fait d'une manière progressive, à travers quelques étapes, qui lui troublent l'âme et l'esprit. Un premier épisode dans cette aventure est représenté par les années qu'elle passe dans la maison religieuse Sainte-Marie, où elle entre « avec beaucoup de gaieté ». Et tout cela à cause de la confession qu'elle fait à sa mère, en se rendant compte que le prétendant de sa sœur aînée l'admirait : « Ma sœur aînée fut recherchée par un jeune homme charmant ; bientôt je m'aperçus qu'il me distinguait […] et j'en avertis ma mère […] et voici comment j'en fus récompensée. Quatre jours après, ou du moins à peu de jours, on me dit qu'on avait arrêté ma place dans un couvent […] et j'allai à Sainte-Marie… »[1]

[1] Toutes les citations sont extraites de Denis Diderot, *La Religieuse*, édition de référence : Librairie Alphonse Lemerre, Paris, 1925, p. 18.

BDD-A27928 © 2018 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:55:26 UTC)

Sujet de dispute dans la famille, à cause du partage de la fortune de M. Simonin entre l'héroïne et ses deux sœurs, prêtes à se marier, Suzanne est faite entrer dans le premier couvent lorsqu'elle n'a que seize ans et demi. Elle se confronte avec une situation qui paraît sans issue, parce qu'elle doit tenir tête à tous ceux qui tentent de la convaincre d'y rester, pour prendre le voile et faire les vœux.

Dès son entrée dans « la prison religieuse », Suzanne Simonin connaît l'hypocrisie et l'art de dissimuler des nonnes qui montrent leur supériorité envers les religieuses faibles. Sans expérience de vie, elle devient vite la victime de la mère supérieure, de la mère des novices et des autres sœurs. Ces dernières l'obligent de faire les vœux, alors que la supérieure prend le masque d'un simple messager, qui assure une certaine communication entre Suzanne et sa mère, par l'intermédiaire des lettres que la jeune religieuse reçoit, sans être sûre de leur véridicité.

La mère supérieure (couvent Sainte-Marie)	
Psychologie/ attitude féminine	**Arguments/ citations**
La mère supérieure du couvent Sainte-Marie apparaît dans l'hypostase d'un metteur en scène qui joue avec la destinée de ses personnages-acteurs ; elle surveille de près le processus de transformation de Suzanne, tout en usant de l'art de la dissimulation. Elle fait croire la jeune religieuse qu'elle n'a aucune raison de la tenir enfermée au convent malgré sa volonté, mais au contraire, elle réussit de la convaincre qu'elle la soutient dans sa démarche de quitter le couvent, puisqu'elle ne veut pas du tout se consacrer à la vie monacale.	Après la discussion de Suzanne avec son directeur, la mère supérieure se montre très aimable, avec une attitude de compassion pour la jeune nonne ; en réalité, elle reste insensible à la souffrance de la novice : « Elle parut avoir pitié de moi ; elle me plaignit : elle m'encouragea à ne point embrasser un état pour lequel je n'avais aucun goût ; elle me promit de prier, de remontrer, de solliciter. Oh ! monsieur, combien ces supérieures de couvent sont artificieuses […] et ce n'est qu'après bien du temps que j'ai appris à douter de sa bonne fois […] Savoir se contenir est leur grand art. »
L'hypocrisie de la supérieure atteint le paroxysme lorsqu'elle tente de paraître soucieuse envers Suzanne. La mère fait des gestes d'affection, en lui donnant des conseils en apparence sincères, mais qui, en réalité cachent les préparatifs pour la cérémonie de la prise du voile.	« Écoutez, et n'allez pas dire au moins que je vous en ai donné le conseil […] Qu'est-ce qu'on demande de vous ? Que vous preniez le voile ? Eh bien ! que ne le prenez-vous? » La question de la supérieure détermine Suzanne de mettre en doute ses premières intentions et surtout de se méfier : « Elle joignit à ces propos insidieux tant de caresses, tant de protestations d'amitié, tant de fausseté douce […] Avec quelle célérité tout fut préparé ! Le jour fut pris, mes habits faits, le moment de la cérémonie arrivé… »

Il faut remarquer que la mère supérieure n'est pas l'unique figure monacale qui gravite autour de la jeune fille, mais c'est tout l'entourage religieux qui exerce une grande influence sur la faiblesse psychologique de l'adolescente. Même si Suzanne n'est qu'un enfant, elle fait la preuve d'un sens d'observation bien développé, avec une très bonne capacité de distinguer les caractères bénévoles de ceux mauvais. Tout comme la supérieure, la mère des novices maîtrise l'art de dissimuler, qui est doublé par l'art de manipuler les non-initiées, à l'aide des paroles douces et des faits superficiels, qui « trahissent » les pires intentions.

BDD-A27928 © 2018 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:55:26 UTC)

La mère des novices	
Psychologie/ attitude féminine	**Arguments/ citations**
Pendant son noviciat, Suzanne connaît une autre représentante qui joue un rôle essentiel dans la vie monastique, la mère des novices. Elle n'est qu'une fidèle de la supérieure, qui se montre douce et aimable, afin d'attirer les jeunes filles à la vie catholique du couvent.	« Une mère des novices est la sœur la plus indulgente qu'on a pu trouver. Son étude est de vous dérober toutes les épines de l'état ; c'est un cours de séduction la plus subtile et la mieux apprêtée. C'est elle qui épaissit les ténèbres qui vous environnent, qui vous berce, qui vous endort, qui vous en impose, qui vous fascine ; la nôtre s'attacha à moi particulièrement. Je ne pense pas qu'il y ait aucune âme, jeune et sans expérience, à l'épreuve de cet art funeste. » Suzanne se rend compte qu'elle reçoit des privilèges parmi ses compagnes, mais comme un moyen de séduction : « Si j'avais éternué deux fois de suite, j'étais dispensée de l'office, du travail, de la prière ; je me couchais de meilleure heure, je me levais plus tard ; la règle cessait pour moi. »

La jeune Simonin trouve la force de s'adresser aux autorités du couvent Sainte-Marie en s'exprimant franchement par rapport à leur attitude hypocrite : « Ces femmes se vengent bien de l'ennui que vous leur portez : car il ne faut pas croire qu'elles s'amusent du rôle hypocrite qu'elles jouent, et des sottises qu'elles sont forcées de vous répéter ; cela devient à la fin si usé et si maussade pour elles ; mais elles s'y déterminent, et cela pour un millier d'écus qu'il en revient à leur maison. Voilà l'objet important pour lequel elles mentent toute leur vie, et préparent à de jeunes innocentes un désespoir de quarante, de cinquante années, et peut-être un malheur éternel… »

Une autre « autorité » monacale qui influence la destinée de Suzanne est représentée par le groupe de nonnes qui habitaient au couvent et qui avaient « hérité » de leur supérieure les vices secrets de la tromperie et de la manipulation. Il est intéressant d'observer leur conduite douteuse et contraire dans deux moments différents : la prise de l'habit et la déclaration des vœux.

Le groupe de religieuses	
Conduite/ psychologie féminine	**Arguments/ citations**
Au moment où Suzanne prend l'habit et le voile, donnés par M. l'évêque d'Alep, la présence des religieuses paraît assez agréable, d'autant plus qu'elles montrent leur compassion envers la jeune nonne, en s'exprimant par quelques gestes et mots de fausse affection et admiration.	« …ce jour-là elle fut des plus tristes. Quoique les religieuses s'empressassent autour de moi pour me soutenir, vingt fois je sentis mes genoux se dérober, et je me vis prête à tomber sur les marches de l'autel […] Mes compagnes m'ont entouré ; elles m'embrassent, et se disent : Mais voyez donc, ma sœur, comme elle est belle ! comme ce voile noir relève la blancheur, la blancheur de son teint ! comme ce bandeau lui sied ! comme il lui arrondit le visage ! comme il étend ses joues ! comme cet habit

BDD-A27928 © 2018 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:55:26 UTC)

	fait valoir la taille et ses bras ! »
Quant à la cérémonie des vœux, c'est là une occasion de changement radical des gestes du groupe de religieuses, qui renoncent au masque de la sympathie superficielle et deviennent ce qu'elles sont en réalité : des personnes sans scrupules et sans vertus.	Suzanne remarque l'attitude totalement opposée des sœurs par rapport à l'événement précédent, la prise de l'habit. À la cérémonie, où participe la famille entière et beaucoup d'inconnus, Suzanne refuse de dire les vœux ; c'est l'occasion où elle découvre le vrai visage de l'univers clos, devenu dans un instant une véritable prison : « À ces mots une des sœurs laissa tomber le voile de la grille, et je vis qu'il était inutile de continuer. Les religieuses m'entourèrent, m'accablèrent de reproches ; je les écoutai sans mot dire. On me conduisit dans ma cellule, où l'on m'enferma sous la clef…Celles qui m'apportaient à manger entraient, mettaient mon diner à terre et s'en allaient en silence. »

Dès son premier contact avec le monde du couvent, Suzanne a une attitude de refus de tout ce qui l'entoure ; de là, l'idée qu'elle n'est que la victime de sa propre destinée. Elle semble être née sous le signe du malheur et de la tristesse, surtout parce qu'elle a la condition de la fille bâtarde. La conscience qu'elle est une intruse, une faute de jeunesse de sa mère, lui augmente la détresse de l'âme et le sentiment d'être un obstacle que la vie a dressé devant la destinée heureuse de ses sœurs. Cependant, si au début du roman elle refuse avec obstination de prendre le voile, son refus se transforme, peu à peu dans une acceptation de son sort. L'angoisse que Suzanne ressent après quelques jours de privation de liberté est amplifiée par un épisode violent, où elle voit une religieuse dans un état de dégradation physique et psychique extrême, qui cherchait à se précipiter par une fenêtre. C'est une image qui, d'une certaine manière, aurait pu être la projection, à l'avenir, de sa propre personne. La description de la scène est d'une violence extraordinaire : « Il arriva un jour qu'il s'en échappa une de ces dernières de la cellule où on la tenait renfermée. Je la vis…Je n'ai jamais rien vu de si hideux. Elle était échevelée et presque sans vêtement ; elle traînait des chaînes de fer ; ses yeux étaient égarés ; elle s'arrachait les cheveux ; elle se frappait la poitrine avec les poings, elle courait, elle hurlait ; elle se chargeait elle-même, et les autres, des plus terribles imprécations […] La frayeur me saisit, je tremblai de tous mes membres, je vis mon sort dans celui de cette infortunée […] On pressentit l'effet que cet événement pourrait faire sur mon esprit… ». Donc, on lui confirme, de nouveau, le fait que le monde du couvent n'est qu'une prison, où les vertus sont pervertis : « On me dit de cette religieuse je ne sais combien de mensonges ridicules […] qu'elle ne voyait que des démons, l'enfer et des gouffres de feu. »
La jeune Suzanne devient la victime de sa famille et, surtout, des religieuses qu'elle connaît pendant son noviciat. À cause de son refus de faire les vœux dans le couvent Sainte-Marie, Suzanne est punie par sa famille et la visite de Mme Simonin en est le témoignage. La scène où la jeune religieuse monte dans la voiture où sa mère l'attendait avec une attitude d'antipathie, dévoile le niveau d'humiliation à laquelle la fille est soumise : « …j'avais les yeux baissés, et je n'osais la regarder […] tout à coup je me jetai à ses pieds, et je penchai ma tête sur ses genoux […] Elle me repoussa durement[…] le sang me vint au nez ; je saisis une de ses mains malgré qu'elle en eût ; et l'arrosant de mes larmes et de mon sang qui coulait, appuyant ma bouche sur cette main, je la baisais… »

BDD-A27928 © 2018 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:55:26 UTC)

La rentrée à la maison lui confirme les soupçons qu'elle avait déjà concernant le fait qu'elle n'était pas du tout voulue dans le noyau familial. La personne qui se montre un médiateur entre Suzanne et sa mère est le père Séraphin, le directeur commun de ces deux femmes, auquel Mme Simonin accorde l'autorité d'assurer la jeune fille qu'elle est l'enfant illégitime, le résultat d'un adultère. Il tente de la préparer pour la dure nouvelle qu'il allait lui donner : « Vous êtes sage ; vous avez de l'esprit, de la fermeté…il est dur pour une mère d'avouer une faute grave à son enfant […] et c'est elle qui m'a chargé de vous annoncer que vous n'étiez pas la fille de M. Simonin ».

La confirmation de ses doutes produit une sorte d'éclat dans l'âme de Suzanne qui, à partir de ce moment-là, se considère coupable du malheur de sa mère, accablée par les possibles reproches que M. Simonin allait lui faire. C'est pour cela qu'elle apprend à accepter de prendre le voile dans un autre couvent, parce que c'est une récompense, à son avis, pour la souffrance de sa mère privée de divertissements mondains : « J'aurai gagné votre dot par mon économie […] j'ai vendu ce que j'avais de bijoux […] j'aimais le jeu, je ne joue plus ; j'aimais les spectacles, je m'en suis privée ; j'aimais la compagnie, je vis retirée ; j'aimais le faste, j'y ai renoncé ».

Ce qui « sauve » la famille de la honte d'avoir une fille bâtarde, mais qui remplit de malheur le cœur de la dernière, c'est un billet que Suzanne est obligée d'écrire à sa mère, qui reçoit l'ordre clair de ne plus parler à son propre enfant ; il s'agit d'une petite lettre que la famille utilise comme arme pour l'obliger d'aller au couvent Longchamp, où continue sa « torture » psychique.

La nouvelle vie commencée à Longchamp semble une compensation du sort pour toute la tristesse de Suzanne, étant donné le fait qu'elle retrouve dans la personne de la mère supérieure l'affection maternelle dont elle avait besoin pendant son enfance. Les deux religieuses lient une relation qui dépasse beaucoup une simple humanité ou le rapport de subordination. Il s'agit d'une compatibilité d'âmes, de pensées et de sentiments réciproques.

La mère supérieure, madame de Moni (à Longchamp)	
Conduite/ psychologie féminine	**Arguments/ citations**
Dès les premiers pas qu'elle fait dans le couvent Longchamp, Suzanne est fascinée par la bonté de la mère, et lui fait un véritable éloge, en insistant sur les traits de caractère, cachés sous un visage doux, mais qui « trahissait » son âge.	« C'était une madame de Moni qui entrait en charge, lorsque je fus conduite dans la maison […] c'est pourtant sa bonté qui m'a perdue […] elle avait de l'indulgence […] Si j'avais quelque défaut à reprocher à Mme de Moni, c'est que son goût pour la vertu, la piété, la franchise, la douceur, les talents, l'honnêteté, l'entraînait ouvertement […] En vérité, cette femme était née pour être prophétesse, elle en avait le visage et le caractère. Elle avait été belle ; mais l'âge, en affaissant ses traits et y pratiquant de grands plis, avait encore ajouté de la dignité à sa physionomie. Elle avait les yeux petits… »
Suzanne ne cache pas le fait qu'elle devient vite l'une des préférées de la supérieure, pour laquelle elle avait beaucoup d'admiration et de respect.	«…après cela je ne sais s'il me convient de vous dire qu'elle m'aima tendrement et que je ne fus pas des dernières entre ses favorites […] Elle ne tarda pas à me prendre en gré ; et j'eus tout d'abord la dernière confiance en elle […] Ses pensées, ses expressions, ses images pénétraient jusqu'au fond du cœur

BDD-A27928 © 2018 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:55:26 UTC)

	[…] on sortait de chez elle avec un cœur ardent […] on versait des larmes si douces… »

Pendant les années passées à Longchamp, ayant comme supérieure Mme de Moni, Suzanne se confronte de nouveau avec le rituel de prise de l'habit. Même si, en première instance, elle est assez sceptique (« …je passe rapidement sur ces deux années, parce qu'elles n'eurent rien de triste pour moi que le sentiment secret que je m'avançais pas à pas vers l'entrée d'un état pour lequel je n'étais point faite »), son attitude change petit à petit, car elle accepte de se soumettre à sa transformation de novice en religieuse. Il est important de souligner que son attitude est différente par rapport à son refus catégorique du couvent Sainte-Marie. Suzanne ne s'oppose pas au rituel des vœux ; tout se passe comme un fait naturel et elle prend l'habit presque sans s'en rendre compte : « Cependant les cloches sonnèrent ; je descendis. L'assemblée était peu nombreuse. Je fus prêchée bien ou mal, je n'entendis rien : on disposa de moi pendant toute cette matinée qui a été nulle dans ma vie, car je n'ai jamais connu la durée ; je ne sais ni ce que j'ai fait, ni ce que j'ai dit. On m'a sans doute interrogée, j'ai sans doute répondu ; j'ai prononcé des vœux, mais je n'en ai nulle mémoire, et je me suis trouvée religieuse aussi innocemment que je fus faite chrétienne… »

Le tragique de la vie de Suzanne atteint l'apogée lorsqu'elle perd, dans la même année, la supérieure de Moni, sa mère et son beau-père. La mort de ces personnes lui démontre, de nouveau, qu'elle est une malheureuse et une victime de sa destinée : « Je fis dans la même année trois pertes intéressantes : celle de mon père, ou plutôt de celui qui passait pour tel ; il était âgé, il avait beaucoup travaillé, il s'éteignit ; celle de ma supérieure, et celle de ma mère […] Mon père mourut le 5 janvier, ma supérieure sur la fin du même mois, et ma mère la seconde fête de Noël. »

Le malheur de Suzanne augmente au moment où la succession du couvent est prise par la sœur Sainte-Christine. C'est pendant ses années de gouvernement au couvent Longchamp que la jeune fille vit le calvaire de sa vie, ce qui fait qu'elle veuille renoncer à l'habit et aux vœux. Son existence devient une expérience carcérale, car les peines auxquelles elle est soumise en sont la preuve.

La mère supérieure Sainte-Christine	
Psychologie/ attitude féminine	**Arguments/ citations**
Suzanne fait une comparaison entre la mère de Moni et la sœur Sainte-Christine, en relevant toutes les oppositions possibles, qui marquent la différence entre deux supérieures du même ordre religieux.	« Ce fut la sœur Sainte-Christine qui succéda à la mère de Moni […] quelle différence entre l'une et l'autre ! Je vous ai dit quelle femme c'était la première. Celle-ci avait le caractère petit, une tête étroite et brouillée de superstitions […] Elle prit en aversion toute les favorites de celle qui l'avait précédée : en un moment la maison fut pleine de troubles, de haines, de médisances, d'accusation, de calomnies et de persécutions. »
Dès le premier contact avec la nouvelle supérieure, Suzanne ressent l'antipathie de la mère, surtout parce qu'elle avait été la favorite de la mère de Moni.	« Les favorites du règne antérieur ne sont jamais les favorites du règne qui suit. Je fus indifférente, pour ne rien dire de pis, à la supérieure actuelle, par la raison que la précédente m'avait chérie ; mais je ne tardai pas à empirer mon sort par des actions que vous appellerez ou imprudence, ou

BDD-A27928 © 2018 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:55:26 UTC)

	fermeté… »
À partir de ce moment-là, on assiste à une permanente lutte psychologique qui se déclenche dans le couvent, un conflit unilatéral, venant de la part de la supérieure. Elle n'agit pas seule, mais s'entourant des religieuses faibles à l'esprit, qui deviennent ses complices par l'intermédiaire desquelles la mère Sainte-Christine manifeste son despotisme.	« Les choses en vinrent au point qu'on se fit un jeu de me tourmenter ; c'était l'amusement de cinquante personnes liguées. »
Suzanne est soumise à une longue série de méchancetés que la supérieure ordonne ; victime de nombreuses souffrances, accablée de peines, la jeune fille tombe malade, envahie de détresse.	« Un jour on me volait quelques parties de mon vêtement ; une autre fois c'étaient mes clefs ou mon bréviaire ; ma serrure se trouvait embarrassée […] on me rendait responsable de tout, et ma vie était une suite de délits réels ou simulés, et de châtiments […] Ma santé ne tint point à des épreuves si longues et si dures ; je tombai dans l'abattement, le chagrin et la mélancolie. »
La torture psychique que la supérieure exerce sur l'esprit de Suzanne, si tourmentée, la détermine de prendre la décision de résilier ses vœux, idée qui lui apporte un peu de paix. Le changement d'avis suscite les soupçons de la supérieure, qui interrompt les supplices, en attendant les réactions de Suzanne.	« …mon esprit se rassit […] j'évitai les peines […] la méchanceté s'arrêta tout court, comme un ennemi lâche qui vous poursuit et à qui l'on fait face au moment où il ne s'y attend pas. »
Les réactions ne tardent pas d'apparaître, car Suzanne décide de rédiger un mémoire (adressé à l'avocat Manouri). Sa demande de recevoir du papier, sous prétexte d'écrire la confession, attire l'intérêt de Sainte-Christine, qui fouille dans la chambre de la fille, tout comme un officier de prison.	« Cependant on avait cherché partout dans ma cellule ; on avait décousu l'oreiller et les matelas […] on marcha sur mes traces […] on ne trouva rien […] On continua de m'épier pendant plusieurs jours. »
Le résultat nul de l'investigation de la supérieure conduit à de nouvelles tortures auxquelles Suzanne est soumise. Les favorites de la supérieure soumettent la jeune religieuse à des actes d'une violence cruelle, ce qui suggère l'état de tyrannie et de dégradation instauré dans le couvent.	« Elle demeura un moment en silence, puis elle sortit et rentra avec quatre de ses favorites ; elles avaient toutes l'air égaré et furieux […] on me jeta une chemise, on m'ôta mes bas, on me couvrit d'un sac, et l'on me conduisit, la tête et les pieds nus, à travers les corridors […] j'étais à terre, et l'on me traînait […] j'avais les pieds ensanglantés et les jambes meurtries […] l'on ouvrit avec de grosses clefs la porte d'un petit lieu souterrain, obscur […] Là, je trouvai un morceau de pain noir et une cruche d'eau […] je poussai des cris affreux ; je hurlai comme une bête féroce… »
Pendant toute la durée du procès, conduit par	« …le jour de l'Ascension on embarrassa ma

BDD-A27928 © 2018 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:55:26 UTC)

l'avocat Manouri, la terreur de la jeune religieuse atteint le paradoxisme. Elle est humiliée sans aucune possibilité de s'en plaindre, car on lui a défendu toute confession.C'est là une bonne preuve pour démontrer que les murs du couvent cachent des faits effroyables.	serrure ; je ne pus aller à la messe […] Cependant, à force de me tourmenter, j'abattis ma serrure, et je me rendis à la porte du chœur, que je trouvai fermée […] J'étais couchée à terre, la tête et le dos appuyés contre un des murs, les bras croisés sur la poitrine, et le reste de mon corps étendu fermait le passage ; lorsque l'office finit, et que les religieuses se présentèrent pour sortir, la première s'arrêta tout court ; les autres arrivèrent à la suite ; la supérieure se douta de ce que c'était, et dit : *Marchez sur elle, ce n'est qu'un cadavre.* Quelques-unes obéirent, et me foulèrent aux pieds… »
Les faits abominables de Sainte-Christine sont dévoilés grâce à l'intervention de M. Hébert, le grand vicaire, qui mène un procès de jugement dans l'église, où la torture ne cesse plus.	« …quand je fus à la porte, ces trois religieuses qui me conduisaient me serraient, me poussaient avec violence […] et l'on me tirait à genoux […] je poussai un grand cri… »
Après le départ du grand vicaire il y a une période courte de calme. Suzanne est soumise de nouveau à un procès de jugement, où toute la communauté en est le témoin, situation qui a comme conséquence une nouvelle série des peines qui détruisent sa santé, déjà affaiblie.	« …on m'arracha mon voile, on me dépouilla […] Quand je fus rentrée dans ma cellule, je sentis des douleurs violentes aux pieds […] ils étaient tout ensanglantés des coupures de morceaux de verre que l'on avait eu la méchanceté de répandre sur mon chemin […] Il était impossible que ma santé résistât à de si longues et de si dures épreuves ; je tombai malade. »

Les tortures venues de la part de la mère-supérieure Sainte-Christine marquent l'apogée des souffrances psychique et physique de Suzanne, enfermée malgré elle dans un couvent religieux et obligée d'avoir une attitude pour laquelle elle n'a aucune vocation. C'est pour cela qu'elle devient la prisonnière d'un règne despotique, sans pitié, qui détruit toutes les valeurs d'un monde monacal.

Le seul personnage féminin de Longchamp, qui influence, cette fois-ci, de manière positive, la vie de Suzanne, est la nonne Ursule. Elle se montre une complice de la religieuse Simonin, lorsqu'elle rédige le mémoire de résiliation de ses vœux. Malheureusement, leur amitié profonde ne dure pas, parce que la nonne Ursule est tuée par une maladie qui, à une première vue, semblait inoffensive.

La nonne Ursule	
Psychologie/ attitude féminine	**Arguments/ citations**
Le premier contact de Suzanne avec Ursule se fait au moment où elle lui confie l'objet de l'enquête de la supérieure : le papier de son mémoire. La nonne Ursule le cache dans son sein, en devenant la petite complice de la sœur Simonin.	« …je sentis qu'il ne fallait pas qu'on trouvât chez moi un écrit de cette importance […] J'étais assise à côté d'une jeune religieuse qui m'aimait ; quelquefois je l'avais vue me regarder en pitié et verser des larmes : elle ne me parlait point, mais certainement elle souffrait. Au risque de tout ce qui pourrait arriver, je résolu de lui confier mon papier ;

BDD-A27928 © 2018 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:55:26 UTC)

	dans un moment d'oraison où toutes les religieuses se mettent à genoux, s'inclinent et sont comme plongées dans leurs stalles, je tirai doucement le papier de mon sein, et le lui tendis derrière moi ; elle le prit, et le serra dans le sien. »
L'amitié d'Ursule ne se réduit pas à la scène ci-dessus, mais elle contribue beaucoup à atténuer les supplices auxquels Suzanne tombe victime bien des fois.	« Ce service fut le plus important de ceux qu'elle m'avait rendus ; mais j'en avais reçu beaucoup d'autres : elle s'était occupée pendant des mois entiers à lever, sans se compromettre, tous les petits obstacles qu'on apportait à mes devoirs pour avoir droit de me châtier ; elle venait frapper à ma porte quand il était l'heure de sortir ; elle arrangeait ce qu'on dérangeait ; elle allait sonner ou répondre quand il le fallait ; elle se trouvait partout où je devais être. »
La complicité de la nonne se manifeste d'une manière discrète et leur rapprochement est masqué par le chant, pendant les heures de récréation.	« Dans les heures de récréation que nous passions au jardin, je la renais à l'écart, je la faisais chanter […] notre conversation était entrecoupée de traits de chant. »
Une visite nocturne que la nonne Ursule fait à Suzanne est l'occasion parfaite de la prévenir qu'elle sera enquêtée par le grand vicaire et qu'elle devra être préparée à se défendre.	« …la nuit, j'entendis entrer doucement dans ma chambre […] il y a partout, même dans les maisons religieuses, quelques âmes compatissantes que rien n'endurcit. »
La nonne Ursule tombe grièvement malade, ce qui provoque le grand chagrin de Suzanne, qui la veille jusqu'au dernier souffle. La supérieure Sainte-Christine manifeste son hypocrisie envers Ursule, en affirmant qu'elle n'était qu'une « excellente fille ».	« Mais quelle fut ma surprise, lorsque je tournai les yeux sur cette jeune amie qui s'intéressait à mon sort ! elle me parut presque aussi changée que moi ; elle était d'une maigreur à effrayer ; elle avait sur son visage la pâleur de la mort, les lèvres blanches et les yeux presque éteints […] Je m'adressai à la supérieure, je lui parlai, en présence de toutes les religieuses, du danger de la sœur Ursule […] Elle y monta, accompagnée de quelques autres […] la pauvre sœur n'était plus […] La supérieure la regarda froidement, et dit : *Elle est morte. Qui l'aurait crue si proche de sa fin ? C'était une excellente fille : qu'on aille sonner pour elle, et qu'on l'ensevelisse.* […] Je ne saurais vous peindre ma douleur […] Me voilà donc seule dans cette maison, dans le monde… »

L'expérience monastique de Suzanne Simonin dans le couvent de Longchamp finit, donc, avec la perte de la nonne Ursule, ce qui correspond au dénouement d'une autre étape de sa destinée malheureuse et à l'ouverture d'une autre, car le grand vicaire Hébert la prévient que l'avocat Manouri a réussi d'obtenir son transfert dans un autre couvent, Sainte-Eutrope, à

BDD-A27928 © 2018 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:55:26 UTC)

Arpajon. Assez sceptique, Suzanne ne considère pas ce transfert comme un salut, mais elle accepte résignée un nouveau commencement. L'autorité monacale à laquelle la religieuse doit se soumettre est la mère supérieure ***, dont le nom n'est pas caché sans une bonne raison. Cette dernière est une lesbienne, qui maîtrise très bien l'art de la manipulation et qui profite de l'innocence des jeunes filles, arrivées au couvent, pour lesquelles elle fait de grandes passions. Ainsi, la supérieure adopte le rôle d'une vraie amante, qui étudie minutieusement la conduite de Suzanne, afin d'entrer dans ses grâces.

La mère supérieure Mme* (couvent Sainte-Eutrope)**	
Psychologie/ attitude féminine	**Arguments/ citations**
Dès la première rencontre, la mère supérieure *** accueillit Suzanne à bras ouverts, en lui montrant une grande affection, dont elle avait été privée dans le couvent Longchamp.	« La supérieure vint au-devant de moi, les bras ouverts, m'embrassa, me prit par la main et me conduisit dans la salle de la communauté […] Cette supérieure s'appelle Mme *** […] C'est une petite femme toute ronde, cependant prompte et vive dans ses mouvements […] sa figure décomposée marque l'inégalité de son caractère. »
Les premiers signes d'affection maladive ne tardent pas d'apparaître, car la supérieure fait une inspection détaillée de la cellule de Suzanne, qu'elle usera pour satisfaire ses pensées obscures.	« …elle alla à la fenêtre, pour s'assurer que les châssis se levaient et se baissaient facilement ; à mon lit, et elle en tira et retira les rideaux, pour voir s'ils fermaient bien. Elle examina les couvertures… »
La supérieure*** possède quelques armes de séduction, par l'intermédiaire desquelles elle veut attirer l'attention de la jeune religieuse. Son affection augmente chaque jour et Suzanne devient un instrument de manipulation de la supérieure.	«…elle me dispensait des offices, elle m'envoyait me coucher de bonne heure, on m'interdisait l'oraison du matin […] elle m'embrassait par le milieu du corps, elle me disait les choses les plus douces et les plus obligeantes ; on ne lui faisait aucun présent que je ne partageasse : chocolat, sucre, café, liqueurs, tabac, linge, mouchoirs… »
Le résultat de ses efforts ne se laisse pas longtemps attendu. La supérieure joue avec la raison de Suzanne et obtient le privilège de rester seule avec elle, dans la même chambre, où l'on assiste à une première scène chargée de tension sexuelle ; il s'agit d'un épisode qui abonde en détails descriptifs.	« Cependant elle avait levé son linge de cou, et avait mis une de mes mains sur sa gorge ; elle se taisait, je me taisais aussi ; elle paraissait goûter le plus grand plaisir. Elle m'invitait à lui baiser le front, les joues, les yeux et la bouche […] son plaisir s'accroissait […] La main qu'elle avait posée sur mon genou se promenait sur tous mes vêtements […] me pressant tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre […] il vint un moment, je ne sais si fut de plaisir ou de peine, où elle devint pâle comme la mort ; ses yeux se fermèrent, tout son corps se tendit avec violence, ses lèvres se pressèrent d'abord, elles étaient humectées comme d'une mousse légère ; puis sa bouche s'entrouvrit, et elle me parut mourir en poussant un profond soupir. »
Les scènes érotiques sont réitérées (sous le	« Et elle écartait mon linge de cou et de tête ;

BDD-A27928 © 2018 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:55:26 UTC)

prétexte d'écouter l'histoire de vie de la religieuse), avec les mêmes gestes de tendresse. La passion de la supérieure est de plus en plus ardente, passion que Suzanne considère comme une maladie contagieuse.	elle entrouvrait le haut de ma robe ; mes cheveux tombaient épars sur mes épaules découvertes ; ma poitrine était à demi nue, et ses baisers se répandaient sur mon cou, sur mes épaules découvertes et sur ma poitrine à demie nue. Je m'aperçus alors, au tremblement qui la saisissait, au trouble de son discours, à l'égarement de ses yeux et de ses mains, à son genou qui se pressait entre les miens, à l'ardeur dont elle me serrait et à la violence dont ses bras m'enlaçaient, que sa maladie ne tarderait pas à la prendre. Je ne sais ce qui se passait en moi ; mais j'étais saisie d'une frayeur, d'un tremblement et d'une défaillance qui me vérifiaient le soupçon que j'avais eu que son mal était contagieux. »
La supérieure s'avère être une maîtresse dans l'art de la manipulation. Elle adresse des questions bizarres à sa religieuse favorite, qui est interrogée afin de provoquer son propre plaisir.	« Jamais vous n'avez pensé à promener vos mains sur cette belle gorge, sur ces cuisses, sur ce ventre, sur ces chairs si fermes, si douces et si blanches ? »
La mère supérieure passe à un autre niveau de séduction ; pour ne pas être vue, elle entre dans la cellule de Suzanne pendant la nuit. Dans son innocence, la jeune fille accepte que la mère se couche dans son lit, sous la même couverture, sous prétexte qu'elle a froid.	« À l'instant elle ferma ma porte, elle éteignit sa bougie, et elle se précipita sur moi. Elle me tenait embrassée ; elle était couchée sur ma couverture à côté de moi ; son visage était collé sur le mien, ses larmes mouillaient mes joues ; elle soupirait […] elle avait un tremblement général dans tous les membres… »

L'épisode déroulé dans la chambre de Suzanne marque l'apogée de la passion vicieuse que la supérieure *** fait pour la fille innocente, qui se voit mise dans une situation gênante. La personne qui la prévient est le directeur P. Lemoine, qui lui interdit de voir la supérieure. Cette dernière ne comprend pas pourquoi Suzanne s'écarte d'elle, ce qui lui provoque un grand chagrin : « …le mal de cette femme empira de jour en jour ; elle devint mélancolique et sérieuse. » Son état d'âme culmine avec une sorte de tombée dans la folie, idée qui est soulignée par le nouveau directeur, M. Morel, dans ses discutions avec Suzanne : « Elle n'était pas faite pour son état ; et voilà ce qui en arrive tôt ou tard, quand on s'oppose au penchant général de la nature : cette contrainte la détourne à des affections déréglées, qui sont d'autant plus violentes, qu'elles sont mal fondées ; c'est une espèce de folie. »

Le personnage de la supérieure *** devient la preuve que l'individu, isolé de société, qui supprime sa liberté d'expression, se transforme en monstre : « Voilà l'effet de la retraite. L'homme est né pour la société ; séparez-le, isolez-le, ses idées se désuniront, son caractère se tournera, mille affections ridicules s'élèveront dans son cœur ; des pensées extravagantes germeront dans son esprit… ».

Après avoir analysé différentes typologies et psychologies des religieuses, on a observé que la privation et le manque de liberté provoquent à l'esprit de l'être des conséquences irrémédiables. Les disputes et les querelles qui pourraient éclater dans le même couvent, entre des femmes qui ont un but commun, l'amour pour Dieu, sont le signe du

BDD-A27928 © 2018 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:55:26 UTC)

dérèglement psychique qui s'instaure à cause de la continence dégradante et humiliante. En outre, suite aux analyses du comportement et des attitudes des personnages féminins, soutenues par des citations illustratives, on a abouti à la conclusion qu'il y a une variété de cas pathologiques cachés derrière les portes des couvents : des nonnes qui ont des vices, des religieuses solitaires et damnées, des sœurs qui interagissent dans un espace limité, avec de faux principes chrétiens.

BIBLIOGRAPHY

Diderot, Denis, *La Religieuse*, édition de référence : Librairie Alphonse Lemerre, Paris, 1925
*** Littérature francophone, anthologie, sous la direction de Jean-Louis Joubert, Ed. Nathan, Agence de Coopération Culturelle et Technique, Paris, 1992.

BDD-A27928 © 2018 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:55:26 UTC)